Pourquoi le cinéma s'intéresse tant aux contes de fées ?

Charlize Theron dans le film américain de Rupert Sanders, "Blanche-Neige et le chasseur". | UNIVERSAL PICTURES

Attention : une Blanche-Neige peut en cacher une autre à Hollywood. La première, signée Tarsem Singh, sort ce mercredi 11 avril, la seconde, Blanche-Neige et le chasseur de Rupert Sanders, sera sur nos écrans le 13 juin. Toutes deux sont tournées en prises de vues réelles, renforcées par ce qu'il faut de trucages, l'une tirant vers le comique anachronique, l'autre vers ce que les Anglo-Saxons nomment l'heroic fantasy.

Malgré cette différence, et à l'instar de l'affaire Guerre des boutons en France, on peut épiloguer sur ce curieux accident industriel. On peut surtout se demander pourquoi un conte de fées retranscrit en 1812 par les frères Jacob et Wilhelm Grimm et maintes fois adapté au cinéma (Walt Disney en fit son premier long-métrage d'animation dès 1937) nourrit de nouveau la convoitise de l'usine à rêves.

Sans doute les affinités du cinéma avec le conte sont-elles anciennes. On pourrait même supposer que, avec sa dimension onirique et ses ramifications inconscientes, sa vocation populaire et ses transfigurations formelles, son goût de l'enfance et du récit initiatique, le premier s'est bel et bien substitué au second dans la représentation des fondamentaux qui hantent l'imaginaire collectif. Il n'en reste pas moins que la résurgence cinématographique du genre, de Petit Poucet (Olivier Dahan, 2001) en Alice au pays des merveilles (Tim Burton, 2010) et autres Petit Chaperon rouge (Catherine Hardwicke, 2011), est notable depuis une dizaine d'années. En témoigne le vif succès des séries Le Seigneur des anneaux, Harry Potter, Le Monde de Narnia et autres Twilight, qui transcendent la forme (le dessin animé) et le public (les enfants) traditionnellement associés au genre. Martin Scorsese lui-même, lorsqu'il réaliste Hugo Cabret en 3D, ne se montre pas

insensible à la magie du genre.

Lily Collins dans le film américain de Tarsem Singh, “Blanche-Neige”. | METROPOLITAN FILMEXPORT

La stupéfiante plasticité conférée au cinéma en prises de vues réelles par la technologie numérique ne dit pas le dernier mot de ce phénomène. Autre chose est en jeu, de plus profond, de plus vital. A l’heure où la foi dans le progrès vacille, la conviction politique défaille et les ressources de la planète s’épuisent, il n’est pas impossible qu’une nostalgie de surnature, une nécessité de récit fondateur, un désir de réenchantement du monde exercent leur attrait.

On n’oubliera pas que le grand mouvement de collecte et de transcription des récits et légendes populaires qui a fait entrer le conte dans le corpus littéraire s’est manifesté comme la reconquête romantique de territoires mis en friche par le rationalisme des Lumières.

Le fait est que ce retour à la fantasmagorie ne se réduit pas aux sagas hollywoodiennes habilement lancées sur le marché international par les stratèges en marketing des grands studios américains. Il affecte également le cinéma d’auteur partout dans le monde, serait-ce par des voies plus détournées.

Qu’ont en commun Y aura-t-il de la neige à Noël ? (1996) de Sandrine Veysset, Le Bois lacté (2003) de Christoph Hochhäusler ou Le Paradis des bêtes (2012) d’Estelle Larrivaz ? D’être de sordides chroniques contemporaines réenchantées par la puissance magique du conte. De voir le monde à travers les yeux d’enfants sacrifiés, abandonnés ou maltraités, mais sauvés par la grâce de l’épreuve immémoriale qui leur fera passer le gué des terreurs primitives. Rien de moins que trois films, cette semaine, adoptent cette perspective en mettant en scène des enfants en proie à la dureté du monde, à l’éclipse des parents, à l’angoisse de leur propre solitude : Nana de Valérie Massadian, A pas de loup du Belge Olivier Ringer, et I Wish (Nos voeux secrets) du Japonais Hirokazu Kore-Eda.

Chacun, à sa manière, revisite l’univers symbolique du conte, cherche à en retrouver l’esprit dans le monde de la matière sensible. Et lorsque par malheur l’enfant disparaît, c’est encore par l’entremise du conte, fût-il à la manière d’Edgar Allan Poe, que l’adulte inconsolable qui le pleure tente d’exorciser le coup funeste : voyez Twixt de Francis Ford Coppola, film de fantômes qui fait

renaître de ses cendres un cinéaste et un père.

Par Jacques Mandelbaum

Un article du journal “LE MONDE” du 10 avril 2012, à retrouver ici.